

La cathédrale de Rouen dans *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*

Stéphanie DORD-CROUSLÉ*

Le 16 janvier 1852, Flaubert explique à sa maîtresse Louise Colet qu'il a « toujours au fond de [lui] comme l'arrière-saveur des mélancolies moyen-âge de [son] pays. Ça sent le brouillard, la peste rapportée d'Orient, et ça tombe de côté avec ses ciselures, ses vitraux et ses pignons de plomb, comme les vieilles maisons de Rouen »¹.

Le Rouen médiéval qui hante le romancier se caractérise par des « ciselures », des « vitraux », et le « plomb » qui en permet l'assemblage, trois éléments qui appartiennent aussi en propre à la cathédrale Notre-Dame. Néanmoins, celle-ci n'est pas nommée. Son ombre seule se laisse deviner à travers le brouillard que « sent » Flaubert².

Ce jeu sur la présence et l'absence de la cathédrale, et en particulier de l'un de ses éléments caractéristiques, un vitrail du XIII^e siècle qui se trouve dans son déambulatoire et qui représente la vie de saint Julien l'Hospitalier, peut servir de guide pour une lecture de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, le premier des *Trois contes*, que Flaubert rédigea entre septembre 1875 et février 1876.

* CNRS, LIRE (IHRIM), Lyon

1. Gustave Flaubert, *Correspondance*, éd. Jean Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, t. II, p. 33.

2. Un peu plus tard, évoquant sa jeunesse, Flaubert écrit à Louise Colet : « J'étais comme les cathédrales du XV^e siècle, lancéolé, fulgurant. [...] Entre le monde et moi existait je ne sais quel vitrail peint en jaune, avec des raies de feu, et des arabesques d'or, si bien que tout se réfléchissait sur mon âme, comme sur les dalles d'un sanctuaire embelli, transfiguré et mélancolique cependant. – Et rien que de beau n'y marchait. C'étaient des rêves plus majestueux et plus vêtus que des cardinaux à manteau de pourpre » (*ibid.*, p. 279).